



Entretien *Pinocchio* Compagnie des Vieux Amants

Dans le cadre de la sélection de *Pinocchio* pour le Festival de Nanterre sur Scène, nous avons rencontré Élisabeth BERR, la metteuse en scène de La Compagnie des Vieux Amants. D'après la réécriture contemporaine de Joël POMMERAT, elle met en scène ce célèbre conte à travers un personnage étonnamment irascible et égoïste, poursuivi par des masques d'animaux qui le confrontent sans cesse à sa quête d'humanité.

« Pinocchio n'est pas vraiment un personnage universel, il est l'antihéros par excellence. » – Élisabeth BERR

***Pinocchio* est mis en scène à partir du texte de Joël POMMERAT, lui-même écrit à partir du conte de Carlo COLLODI. C'est la première histoire que votre compagnie raconte en tant que troupe. Pourquoi avoir choisi de mettre en scène la réécriture d'un conte ?**

Élisabeth : Le conte est un morceau d'imaginaire collectif. J'aime l'idée de stimuler l'imaginaire de tout le monde grâce à une histoire que l'on connaît tous à travers le feuilleton italien ou le Disney. Ici, nous avons mis en scène un conte célèbre grâce à une adaptation contemporaine qui guide l'imaginaire du public, à travers une scénographie singulière et des personnages précis. Je voulais imaginer toutes les figures qui naissent dans l'esprit des gens, comme quand on finit de raconter une histoire à un enfant. Finalement, *Pinocchio* était une intuition totale de ma part. Ce n'est que petit à petit que je comprends et retranscris pourquoi j'ai voulu mettre en scène ce conte particulièrement.

Vous avez décidé de reprendre le texte de Joël POMMERAT, en suivant fidèlement son texte et son idée de mise en scène, notamment en reprenant la notion de « théâtre pauvre », c'est-à-dire un théâtre avec une scénographie pauvre et peu de moyens techniques. Pourquoi avoir gardé l'idée du théâtre pauvre et dans quelle mesure vous êtes-vous émancipés des directives de Joël POMMERAT ?

Élisabeth : Il est très difficile de mettre en scène les textes de Joël POMMERAT car lui-même dit qu'il écrit des spectacles et non des pièces. Par conséquent, il donne

déjà les directives dans son texte et il est dur de s'en éloigner complètement. C'est notamment le cas pour la boîte noire. Nous nous sommes vite rendu compte que la boîte noire était tout ce dont nous avons besoin : un plateau vide et des formes, des corps qui apparaissent et qui deviennent beaucoup plus signifiants et forts grâce à l'espace vide de la scène. Là où nous nous sommes éloignés des directives du dramaturge, c'est concernant les masques. J'ai toujours été inspirée par les masques et les sculptures d'animaux sur scène, là où Joël POMMERAT a totalement enlevé ces animaux, qui étaient pourtant présents chez Carlo COLLODI. Ils sont donc primordiaux dans la construction de la scénographie de la pièce.

La scénographie de votre pièce contribue largement à la poésie de Pinocchio. Les masques d'animaux sont captivants et ils prennent une part importante de l'histoire. Ils illustrent la confrontation entre la recherche d'humanité de Pinocchio et les obstacles dans cette quête. Comment les masques transmettent cette tension entre animalité et humanité ?

Élisa : Pour moi, l'animalité, c'est le symbole de l'autre. Chez Carlo COLLODI, nous retrouvons beaucoup cette idée. Par conséquent, nous avons beaucoup travaillé sur le corps en cherchant à retrouver notre animalité sur le plateau et à perdre nos réflexes humains, grâce à des exercices d'improvisation autour de différents animaux. Les masques permettent de renforcer ce côté animal. De plus, ils transmettent quelque chose d'inquiétant et c'est cette dimension qui les rend intéressants.

Vous avez également ajouté une empreinte musicale grâce à des chants orientaux et, parfois, des mouvements corporels. La guitare électrique ajoute également une dimension complètement nouvelle à la pièce. Pourquoi cet ajout musical et dansé autour de cet univers rock particulièrement ?

Élisa : L'ajout musical vient d'abord de notre formation à l'École Claude Mathieu, où nous avons appris à avoir un rapport très décomplexé à la musique. Finalement, cet aspect pour *Pinocchio* était évident pour moi. Je voulais aussi utiliser les compétences personnelles des comédiennes car tous les choix de musique sont venus d'elles et de leurs expériences. Par conséquent, les différents univers sonores de Pinocchio (oriental, rock) viennent des différentes comédiennes et permettent de créer plein d'espaces différents. De plus, notre mise en scène présente un espace vide et, pour donner l'impression de montrer beaucoup d'espaces différents, on utilise la lumière et le son. Ces deux outils nous font passer d'un espace resserré à un espace immense. Tandis que la lumière sert à diviser et compartimenter les espaces, les sons permettent de les identifier en les associant à des lieux précis. C'est pour

cela que la musique prend une place si importante dans Pinocchio : elle sert à combler l'espace vide, qui permet d'exploiter tous les champs possibles au théâtre.

Pinocchio est en pleine recherche d'humanité et de quête identitaire. De plus, il est constamment challengé et stimulé par des obstacles. Comment avez-vous utilisé le personnage universel de Pinocchio pour nous faire part des questionnements autour de l'identité ?

Élisa : Pinocchio n'est pas vraiment un personnage universel au début, parce qu'il est l'antihéros par excellence. Au premier abord, nous le trouvons très antipathique. D'autant plus chez Joël POMMERAT, où il est l'incarnation de l'individualisme, attiré uniquement par l'argent. Pinocchio ne va à l'école que pour s'enrichir. Pour moi, c'est une représentation très négative et mercantile de notre société. D'un autre côté, le pantin devient un support d'identification très fort et attachant parce qu'en réalité, Pinocchio est plongé dans un monde dont il n'a pas les codes. Tout le long de la pièce, il tente de se débrouiller pour apprendre à vivre comme les autres humains et c'est un schéma auquel nous pouvons tous nous identifier.

Par ailleurs, les questionnements autour du genre sont notables dans votre pièce et rejoignent nos réflexions contemporaines sur la recherche identitaire. Comment avez-vous traduit cette dimension dans votre pièce ?

Élisa : La question de l'inclusivité se retrouve surtout dans l'idée de ne pas se questionner sur les genres de la majorité des personnages. En effet, nous avons remarqué que, dès que nous tentions de donner un genre distinct et précis aux personnages, ils devenaient moins intéressants. C'est le cas pour tous, sauf pour la Fée et Gepetta, deux femmes. Gepetto s'est transformé en Gepetta car nous trouvons plus pertinent de montrer une mère célibataire qui éduque son garçon plutôt qu'un vieil homme qui en adopte un.

Pinocchio reste un petit garçon – même si on remplace ce terme par « être humain » parfois – parce qu'il est un garçon dans l'imaginaire collectif. Malheureusement, il est plus difficile de créer un personnage universel féminin et si nous avions fait de Pinocchio une fille, cela aurait été un choix précis et il aurait fallu expliquer ce que c'est que de devenir précisément une petite fille.

Les personnages du conte sont nombreux. Est-ce qu'ils représentent chacun un rôle qui témoigne d'une facette de l'humanité ou de la société ?

Élisa : Chez Joël POMMERAT les personnages sont assez typés. De mon côté, je n'avais pas envie de leur donner des métiers précis, ou une facette précise de la société, ou encore une symbolique, mais plutôt des atmosphères, construites

sur-mesure en fonction des personnages. Pour les personnages humains aussi, nous avons beaucoup travaillé avec les animaux, par exemple Gepetta a travaillé la louve pour le côté « mère protectrice ». De cette manière, et cela rejoint le texte de Joël POMMERAT, chacun peut se faire une opinion sur le personnage.

Ce qui m'intéressait plutôt c'était de me dire que les personnages sont amusants mais peuvent rapidement devenir grinçants et méchants. Généralement, les contes présentent des personnages très gentils et d'autres très méchants. Ici, les personnages ont plusieurs couches.

Vous dites que votre compagnie, en étant « passeuse d'histoires », veut réveiller les consciences et l'imaginaire du public. À quelle réception de la part du public vous attendez-vous et souhaitez-vous faire passer un message ?

Élisa : À mon avis, l'art ne transmet pas de message. Ce que j'aime chez Joël POMMERAT, c'est qu'il s'intéresse à l'idée d'inquiéter le public. Pour moi, le trouble est ce qui va permettre d'ouvrir un regard différent sur le monde. Ici, les masques, entre autres, sont faits pour inquiéter.

Aussi, le travail sur le vide et l'imaginaire me plaît beaucoup. C'est précisément le travail de notre compagnie : comment éveiller l'imaginaire des gens qui viennent regarder, de quoi se souviendront-ils ?

Ce que nous souhaitons, c'est voir à quel point les spectateurs vont s'identifier à Pinocchio, parce que je pense qu'il est un personnage très beau et que ses erreurs peuvent nous en apprendre beaucoup sur notre humanité.

**Propos recueillis par Cannelle PAIX-DEPLANO et Louise RUHMANN-PILHES,
étudiantes en Master MCEI (Médiation Culturelle et Interculturelle)**